

Bernadette Escoffier-Voisin
1 rue de la Côte
30700 – Vallabrix
michelvoisin3@orange.fr

LE COURADOU DE VALLABRIX

JANVIER 2011

Bonne Année à tous et Que l'an prochain si l'on n'est pas plus, que l'on ne soit pas moins

Janviè vous dis bounjoùr
A tout lou public d'alentour
Nous porto que de frèch :
Ai ped dai fioc caufèu lous dèchs

La neù qu'o toumbàt
O tout emblancàt :
Resto tout l'iver.
Lou tarrèu desèrt ;
Tourmènto toid courrèut :
To treublà quauque coutrovent
Sarrèn-nous dai coutoù
En cor, cautèu nostro causoù

Janvier vous dit bonjour
A tout le public d'alentour.
Il ne nous porte que froid :
Auprès du feu chauffons les doigts

La neige qui est tombée
A tout blanchi ;
Demeure tout l'hiver
Le terrain désert :
Il tourmente tout, en courant ;
Il fait trembler quelque contrevent.
Serrons-nous près du feu.
En chœur chantons notre chanson

Comptine du Languedoc – 1930 – (BN 8-z-25509– Revue du folklore français)

Cette petite « Chanson des Ans » rappellera peut-être des souvenirs à nos plus anciens. C'était un divertissement du carnaval de fin février, assez répandu dans l'Hérault et le Gard au 19^e et 20^e siècle. Dans les villages on faisait « La Chanson des Ans » : douze enfants déguisés représentant chacun un mois de l'année, passaient dans les rues, chacun chantant à tour de rôle son couplet, les autres enfants faisant une ronde autour de lui. A chaque station, une quête de pâtisseries, de bonbons, parfois d'argent permettait ensuite d'organiser un goûter..Dans certains villages, seuls les garçons étaient déguisés, et les filles étaient invitées au goûter (plutôt au 19^{ème} siècle). Ce doit être une tradition plutôt ancienne car les huguenots qui partirent à Cassel en Allemagne au 17^e/18^e siècle emportèrent dans leurs bagages un jeu un peu près semblable : « la Chanson des Ans » devint « La Mayence » et était dansée et chantée en mai et non en février, peut-être à cause de l'hiver plus rigoureux en Allemagne.

Merci à Catherine et à la mémoire de sa grand-mère de St Quentin

I - Les chemins de Compostelle :

Le village de Saint-Jacques de Compostelle est un lieu de pèlerinage incontournable, très important pour toute l'Europe dès le 12^{ème} siècle jusqu'à la fin du 18^{ème} siècle, et de nouveau à notre époque. Jacques le Majeur, frère de Jean l'Evangéliste serait venu prêcher en Espagne, mais aurait été par la suite décapité à Jérusalem sur l'ordre d'Hérode Agrippa. On sait maintenant que les restes de Saint Jacques, découverts vers l'an 800 en Espagne grâce à une étoile éclairant le lieu, ne sont vraisemblablement pas authentiques. Mais qu'importe, l'essentiel est le chemin à parcourir, l'effort à fournir, le dépassement de soi tout au long du périple, la rencontre des autres et la découverte de soi-même. De tout temps ce pèlerinage comme celui de Jérusalem, a été une aspiration vers un « ailleurs », une recherche profonde de spiritualité.

De tous les horizons de la Chrétienté, de la France du Nord, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de plus loin encore, les pèlerins, « les jacquets », se dirigeaient vers St Jacques par les routes du Midi. Le pèlerinage parfois gigantesque, (jusqu'à 200000 personnes par an selon des historiens) suivait les lieux saints (comme St Foy de Conques, Saint Gilles). Les monastères, les églises, les hôpitaux recevaient les pèlerins. Les conciles, les capitulaires carolingiens ne cessent de rappeler aux évêques leur devoir d'hospitalité. Les monastères aussi doivent offrir une hospitalité dans un local proche de la porte du couvent, à proximité des voies de communication. On y donnait le gîte et le couvert, mais aussi des soins. On a retrouvé un manuscrit du XI^{ème} dans l'abbaye de Saint André de Villeneuve lès Avignon, contenant plusieurs traités médicaux d'Hippocrate et de Galien. Le plus souvent on soignait avec les « simples », plantes du jardin claustral. Par ces remèdes nous savons de quoi souffraient le plus les pèlerins : tisanes de bourraches ou de pensée sauvages pour les bronches, écorces de saule contre les durillons, les cors....épuisement, maux de pieds, fièvres diverses. Dès le XI^{ème} et XIII^{ème} siècle, se met en place un réseau de « maisons d'assistance », petit hôpital, hospices, refuges. Autour de nous, Uzès, St Bonnet, Bagnols, Pont St Esprit, Le Pin peut-être avec son lieu-dit « L'Hôpital ». Théoriquement chaque communauté devait avoir un hôpital et une léproserie. Parfois des laïcs, regroupés en confréries, géraient une maison d'accueil, y consacrant une partie de leur temps et de leur fortune, comme à Pont St Esprit, Nîmes où un hôpital Saint-Jacques des Pèlerins existait, à côté de huit maisons d'accueil religieuses. Ce

pèlerinage a certainement fait progresser l'art médical et la prise en compte de la santé et des misères humaines dans notre région.

Organisation pointue, pensée, rodée : dès 1139 un guide rédigé en latin par les moines de l'abbaye de Cluny indiquait quatre voies religieuses menant à Compostelle. Une de ces voies passait par Saint-Gilles du Gard, Montpellier et Toulouse. D'autres guides confirment ces chemins. Celui de Jean de Tournai, d'Aymeri Picaud, von Harff, le flamand Zielbecke, guides d'anonymes... Les ponts, les villes y sont décrits, vraies sources de connaissances pour le pèlerin et l'historien. Il est intéressant de voir que l'art roman s'est particulièrement développé le long de ces chemins de pèlerinage.

D'autres textes et cartes nous sont parvenus, guides allemands de 1500, cartes de l'école de Strasbourg de 1511, carte sur bois de 1520, en couleur et enluminée de 1521. Vallabrix apparaît comme point de ralliement sur tous ces documents sous le nom de Vallis brutu ou Vali brutu ou encore Vallebrutunt. Notre route ne suivait pas la voie de gauche du Rhône jusqu'à Arles mais les pèlerins traversaient le fleuve à Pont St Esprit.

Notre village était donc bien une étape sur le chemin appelé Chemin Haut d'Allemagne (Obere Strass) qui passait par Berne, Lausanne, Valence, Montélimar, Pont St Esprit, Bagnols (Balneolis), Tresques (Tresis), Le Pin (Bynum) et après Vallabrix, Uzès (Lucetia) où les pèlerins étaient reçus à l'hôpital.

Un autre texte, espagnol celui-ci, mentionne aussi Vallabrix comme étape du pèlerinage : (« Valabris »). Mais dans notre village, où donc étaient hébergés les pèlerins ? Nous n'avions pas semble-t-il d'hôpital, ni de monastère. Peut-être dans le presbytère ou dans l'auberge ? Les pèlerins parfois restaient au retour et des prénoms inusités chez nous apparaissent dans les familles au 16^{ème} et 17^{ème} siècle : Naize, Calsarine, Magdaleine, Brigade.... D'autres repartaient chez eux, la tête pleine de nouvelles techniques agricoles, de nouveautés alimentaires, de mondes différents. C'est ainsi qu'on a retrouvé dans un village des Flandres du vin conservé dans des peaux de chèvre, technique espagnole et languedocienne du XV^{ème}.

Mais ces pèlerins devaient être protégés car ils constituaient des proies faciles pour les aigrefins, parfois eux-même déguisés en « jacquets ». Vols, meurtres, escroquerie. Très vite il est apparu que de tels déplacements de foules devaient être encadrés. Le concile de Léon de 1114, les ordonnances royales françaises et espagnoles le rappellent : les pèlerins avec leurs compagnons et leurs serviteurs doivent être honorés et protégés. Interdiction de « contrefaire le pèlerin », interdiction de s'écarter du chemin sous peine d'être considéré comme un vagabond, réglementation des prix pour les aubergistes, affichage des tarifs, contrôle du vin, de la cire des cierges, etc... La prostitution semble fleurir sur le chemin, tentation du diable pour le jacquet. Nous voyons que le long de ce pèlerinage, c'est toute une société qui se reproduit, s'organise, presque état dans l'Etat. Une fois arrivé à Compostelle, le jacquet après ses dévotions et peut-être après avoir fait son testament, en touriste moderne, pourra acheter, chapelets, coquilles, et autres « petites drôleries » dans des boutiques près de la porte de France ou bien ramasser des coquilles sur la plage. Par les rencontres faites, par les expériences vécues, le pèlerin une fois rentré chez lui ne pourra plus être le même. Parfois il va écrire son voyage, parfois il va continuer son périple. Il y aurait beaucoup à écrire sur l'importance sociale, économique, politique de ce pèlerinage.

Les « Grisettes de Montpellier », bonbons au miel, réglisse, et herbes de nos garrigues, seraient nées au début du 17^{ème} siècle, pour les pèlerins qui s'arrêtaient dans cette ville. C'était une pastille « énergisante » et délicieuse, presque un péché !!

Sources Marcel Paris –Le Pin 1998 - Jacques Madoule - Le Drame Albigeois et Unité Française
Vazquez de Parga - Las peregrinaciones a Santiago de Compostela Escuela de estudios medievales T1 Madrid 1948
Konrad Häbler – Martin Waldseemüller ou Martini Iacomili Waldseemuell
Barret/Gurgand – Priez pour nous à Compostelle

II - Eulalie d'Arnaud de Vallabrix

Un auteur Jean-Christophe Galant a retrouvé un document intéressant aux archives départementales du Gard : les fonctionnaires impériaux de ce département ont dressé en 1810 une liste des héritières à marier.

Eulalie d'Arnaud de Vallabrix âgée de 13 ans, fille du sous-préfet d'Uzès fait partie de cette liste. C'est la fille du dernier seigneur de Vallabrix, descendante de Mathieu de Bargeton. Il est mentionné dans cette liste qu'elle a une dot à espérer de 100 000 francs et qu'elle doit hériter de son père. Sa mère est décédée et elle est fille unique. Le père par contre a un revenu foncier de 20 000 francs, ce qui est encore convenable, sans plus.

« Mais elle a une figure passable, une éducation faite à Paris, ce qui n'est pas un atout, par contre, elle est catholique ». !!!

La Révolution de 1789 ne nous avait pas appris grand-chose en ce qui concerne la condition féminine !! Ses camarades de liste ne sont pas plus épargnées. Ce sont avant tout des « dotes à espérer ».

Eulalie se marie malgré sa figure passable en 1817, donc à 20 ans, avec le comte de la Rochette. Son père finira ses jours chez elle au Moulin Neuf de St Quentin.

Il est cocasse de voir que les préfets s'intéressaient aux héritières à marier. Rien ne devait échapper à l'Empereur !! Le centralisme impérial n'était pas très loin de l'absolutisme royal d'avant la Révolution.

III – Petite histoire de Vallabrix

Des amis m'ont fait remarquer que pour toute histoire il faut commencer par le commencement. Il en est de même pour notre commune. Avant d'écrire sur nos seigneurs, sur l'art de vivre au 17^{ème} siècle, il faut planter le décor, bref essayer de raconter Vallabrix dans les temps très anciens. Ce n'est pas une tâche facile, les documents ne sont pas nombreux. Mais nous allons faire pour le mieux.

Vallabrix est un village à l'implantation assez curieuse. Il semble s'étirer sur trois étages, entre deux mondes minéralogiques opposés. Au sud le Brugas, une colline de quartzites, pierres rouges, brunes, de sable brillant, couverte de pins, de bruyères. Plus bas au nord sur le deuxième niveau, les maisons installées sur une barre rocheuse de calcaire et de « boulidoux » aux résurgences capricieuses. Et au delà en contrebas encore, aussi loin que porte le regard un monde fait de garrigues aux pierres blanches, planté de chênes, d'arbousiers, de thym, un monde vert sombre qui paraît secret, avec ici et là quelques vignes, des cerisiers, des oliviers cachés derrière un chemin. Les orchidées y poussent discrètement.

Cette curiosité géologique a été étudiée dans « Les Itinéraires minéralogiques des communes du Gard » année 1954 (p409 -Association géologique d'Alès et sa région).

Selon cette étude, « une exploitation est possible de fer hydraté quartier des Goupies et de la Rouvière et sur le chemin de la Capelle. Des sources intéressantes sortent de la partie inférieure du cénomanien et des marnes aptiennes ». Venant de Masmolène la rivière l'Alzon, souvent à sec depuis quelques années, serpente en contrebas du village entre ces deux mondes, avant de rejoindre la vallée de l'Eure à Uzès. Depuis cette expertise de 1954, sur le versant sud du village, une carrière exploite le minerai et maintenant le sable. D'après les décisions consulaires du village du 18^{ème} et 19^{ème} siècle, les chemins étaient réparés avec des pierres « silicieuses » et calcaires, ramassées sur la commune. D'où parfois à notre époque, une pierre rouge égarée sur un chemin blanc de la garrigue, pierre remontée à la surface, rappel du temps ancien.

Pour Frédéric Mistral dans son dictionnaire, Vallabrix signifie « petite vallée » (valla-bris), nom peut-être d'origine celtique. Pour les Romains, notre village était Vallisbrigia, la villa de Vallabrix, confortant l'hypothèse de l'implantation d'un domaine agricole romain. Dans les textes de 1209 on parle du Castrum Vallabrierio ou Vallabriculum, donc d'un fort construit. L'historien Ménard écrit en 1295 quelques lignes sur la Villa de Valabricio, le sénéchal lors d'un dénombrement, fait état en 1384 de Volobricium. A partir du 16^{ème} siècle notre village devient Valabris ou parfois au siècle suivant Vallaubrix. Dans les « Insinuations ecclésiastiques du diocèse d'Uzès » de 1559, notre commune est appelée « Vallis abrica ». (adg G p196). Sur les cartes des itinéraires du Pèlerinage de Compostelle de 1500, 1510 et 1521 (chemin Haut d'Allemagne qui passe par la Suisse, traverse le Rhône à Pont St Esprit), Vallabrix est mentionné Vallebrutunt ou Valli brutu. Entre Lucetia (Uzès) et Binu (Le Pin). Les dictionnaires topographiques de Nîmes et du Gard de 1887 et 1881 oublient un « l » et Vallabrix devient Valabrix, mais se rappellent le château (il n'y en a qu'un à cette date), château avec « un reste de façade en beau style corinthien ».

Donc village ancien, à l'orthographe malmenée.

Les remparts au XIII^{ème} siècle, dont nous voyons encore quelques vestiges, constituaient certainement un fort de défense, abritant une petite garnison, peut-être une huitaine d'hommes. En cette période nous voyons les villages (comme St Pons la Calme, La Bastide d'Engras) aux alentours réparer ou reconstruire leurs remparts contre les bandes de routiers et la soldatesque de la Guerre de Cent Ans. Le château de Vallabrix existait au 16^{ème} siècle car le Dictionnaire Géographique du 18^{ème} siècle qui reprend les anciens compoix le mentionne. D'après l'historienne Marthe Moreau (« Les Châteaux du Gard »), il s'agissait d'un ensemble important. Important par la taille et pour l'époque ? ou bien important pour son utilité, avant-poste protégeant Uzès des dangers venant de la vallée du Rhône ?

Mais avant les remparts, existait-il un oppidum sur le site même du fort ?

A ma connaissance, nous n'avons pas trouvé sur le site même du fort, à l'intérieur des remparts, de présence gallo-romaine (IV ou V^{ème} siècle) ou de traces d'un habitat plus ancien.. Pourtant, il est assez habituel de trouver sur des hauteurs, collines, rochers, plateaux escarpés, des camps retranchés anciens entourés d'enceintes, occupés parfois depuis la nuit des temps, bien avant les invasions préromaines. Une surveillance vigilante pouvait s'exercer sur ces hauteurs. Les castrum, les châteaux-forts prenaient naturellement la suite des oppida, s'installant dans leurs enceintes. Ils seront des lieux de refuge jusqu'à la moitié du 16^{ème}- 17^{ème} siècle. Les populations sont descendues dans les plaines lorsqu'une meilleure sécurité le permettait. On en a un exemple frappant à Lussan : la sécurité du vieux château féodal tout en haut de la colline et le château des fêtes du 18^{ème} siècle en bas dans la vallée.

L'Uzège est riche en sites préromains, grottes, tumulus, même dolmens, Un oppidum existait à St Hippolyte-de Montaigu, notre voisine, un autre dans le quartier d'Uzès à Castille, un

autre à Cavillargues, Ste-Anastasie etc.. La plupart montre un habitat très ancien (silex, pointes de flèches, grattoirs). Celui de St Hippolyte de Montaigu est étudié dès 1893, (M Delort – Afas Bezançon p 712). Percuteurs en silex ou en grès roulé, pointes de flèche losangiques, lames, grattoirs concaves et convexes etc font supposer une présence dès l'époque néolithique. Sur ce site de St Hippolyte quatre enceintes de pierres sèches ont été retrouvées et une cinquième au sommet bâtie à la chaux, donc une construction importante qui était encore habitée à l'époque des métaux (fragments de bronze trouvés sur le site).

Est-ce que les oppida du Montaigu et d'Uzès suffisaient pour défendre les vallées ou bien notre oppidum précèdent la construction du fort a-t-il complètement disparu ? Un historien pense que le nom de Vallabrix viendrait de Volo, nom de gaulois, et briga, hauteur fortifiée : dans ce cas nous pouvons supposer qu'un oppidum gallo-romain existait bien à la place du fort. Peut-être un avant-poste complétant St Hippolyte ? Géographiquement les collines de St Hippolyte, St Victor les Oules et la colline du Brugas de Vallabrix se suivent. Par ailleurs du sommet d'une tour du fort on avait certainement une vue sur le chemin qui reliait Bagnols à St Quentin.

On a retrouvé en 1979-1980 sur le site actuel de la carrière versant sud du village, donc en dehors du fort, des signes d'habitats préromains. Une hache polie, des tessons de vases carénés, des fragments de coupe, une trompe qui sonne le « do » grave, tout indique que la colline du Brugas était habitée dès la préhistoire. Chez nous, l'exploitation de la carrière a certainement détruit une page de notre histoire et il faudra en faire notre deuil. (Voir l'excellent travail fait par Odile Valette et l'Association Histoire et Civilisations de l'Uzège).

La présence gallo-romaine est aussi signalée dans la plaine par des cols d'amphore, tessons trouvés dans les champs. Une stèle du 2^e siècle est exposée à la mairie. Des historiens situent une villa romaine sur ou près du nouveau château, entre le chemin de St Victor ou des Jardins et la route actuelle d'Uzès, près du cimetière du village. Il s'agissait vraisemblablement d'un domaine agricole. En effet, il est peu vraisemblable de penser à un atelier de potiers sur ce site. A cette époque, les romains avaient quasiment industrialisé la fabrication des poteries et employaient dans ces ateliers une main d'œuvre importante logeant sur place et qui aurait laissé une trace (habitat, four, couches de tessons etc). Par ailleurs, nous savons que les couches d'argile jusqu'au IX^e siècle affleuraient le sol, rendant les chemins peu praticables pour les charrettes. Donc couches d'argile non exploitées. Il serait intéressant de se pencher sur les canalettes qui sortent de la fontaine du village, en particulier celle qui est souterraine et rejoint le nouveau château. Un jour peut-être aurons-nous de meilleures réponses pour ce qui concerne l'époque pré-romaine et romaine..

Dans les recherches antérieures à la nôtre, Vallabrix réapparaît lors des invasions sarrazines de 726-737. En 729 un rude combat se déroule dans le diocèse d'Uzès. On parle de dix mille voire quarante mille sarrazins tués !! Notre église de Vallabrix comme bien d'autres est sérieusement endommagée. On a retrouvé du côté de Bagnols-sur-Cèze des monnaies, des tessons de poterie arabes, accréditant le passage de ces troupes. (Pierre Béraud – « Uzès son diocèse, son histoire »). On apprend par la même occasion que Vallabrix est une paroisse au 8^{ème} siècle, donc bien un village, ou communauté de familles installée, organisée dès cette période.

Une dernière bataille contre les sarrazins à Vallabrix a lieu dans le quartier de Lussan (route de Masmolène), et en souvenir on va construire une chapelle sur un rocher dédiée à Ste Victoire ou Ste Brune. Cette chapelle n'a jamais été retrouvée. Peut-être l'église du village perchée sur son rocher et reconstruite après l'invasion arabe ? (Goiffon – Dictionnaire p 282). D'après le Dictionnaire Géographique de 1890 (Adolphe Laurent Joanne), l'église romane est « présumée » antérieure au XI^{ème} siècle. Pour le dictionnaire topographique de Nîmes de 1887, des parties de

l'église remonte au VIII^{ème} et IX^{ème} siècle. En ce qui concerne le quartier de Lussan, on peut voir dans la végétation des restes de murs parfois importants.

D'autres invasions vont suivre : Hongrois, Normands, encore les Sarrazins...

Avec Charlemagne, les diocèses s'organisent mieux : les prélats doivent être des savants et des orateurs, les prêtres passent des examens sérieux, ils seront les instituteurs de la jeunesse. Jusqu'à la moitié du XII^{ème} siècle, l'Etat ne se manifeste pas trop dans notre région, ce qui n'a pas l'air de nous gêner.

En 1145 Raimon du Caylar et sa femme Beatrix d'Uzès font hommage de leurs fiefs, dont Vallabrix, à l'évêque Ebrard d'Uzès. Richard et Pons de Vallabrix sont chanoines d'Uzès en 1203. L'un d'eux est certainement prieur de notre village comme c'était l'habitude à l'époque.

Vallabrix va faire partie des biens du comte de Toulouse Raymond VI. Celui-ci reconnaît tenir ce domaine de l'évêque d'Uzès le 7/7/1209. Ce jour-là, le comte se rend à Valence pour rencontrer les chefs qui guerroyaient contre les Albigeois. Il passe un accord avec l'évêque auquel il promet de tenir de lui en fief entre autres châteaux « le Castrum de Valabriero » avec promesse de lui en faire hommage et de le servir lui et l'église envers et contre tous sauf le roi (dictionnaire Goiffon).

Le château va passer à Blanche d'Uzès et en co-seigneurie à la famille de Laudun. Cette famille sera d'ailleurs un co-seigneur de notre village jusqu'à la moitié du 17^è siècle. On peut noter qu'au XV^{ème} siècle François de Laudun était échanson du Dauphin Louis, futur Louis XI, période où Mathieu Bargeton (grand-père de notre seigneur) et Louis de Crussol servaient le futur roi.

La plupart des historiens sont d'accord pour dire que l'Uzège et donc Vallabrix deviennent territoire français définitivement en 1226 sous le roi Louis VIII.

En 1307 Vallabrix n'apparaît pas dans la liste des paroisses devant contribuer à verser une indemnité de déplacement pour le métropolitain qui remplace l'évêque d'Uzès. St Hippolyte de Montaignu y est mentionné. Est-ce que cette paroisse nous a absorbés ou sommes-nous trop déshérités pour participer ? Pourtant en 1330, on apprend que le prieuré de Vallabrix passe à André Barrière à la mort du prieur Pierre Bernaud. Le prieur payait 3 livres tournois de dîme diocésienne et à cette époque 13 florins 7 sous pour les déplacements de l'évêque, quand Masmolène, notre voisine ne dépensait que 6 florins 9 sous. (Pierre Béraud – « Uzès, son diocèse, son histoire – Edt Lacour)

En 1495 le boucher de Vallabrix se nommait Laurent Troucheyre et sa femme Germaine Violet. Il a des biens à Bezouce et à St Gervasy qu'il vend le 31 août à Jean Manhet curé de Bezouce. Déjà à cette époque on ne craignait plus les déplacements.

La Guerre de Cent Ans (1340/1440 environ) comme partout ailleurs dans le Languedoc va faire chuter la démographie, l'économie, le commerce. La population de la communauté de Vallabrix passe de 68 feux (familles) et 340 habitants à 5 feux et 18 habitants de 1295 à 1384. Peste noire, le Prince de Galles et la soldatesque, les routiers, la famine et les mauvaises récoltes en sont les causes. Il est difficile de cultiver sa terre lorsqu'il faut surtout songer à sa sécurité. Pour se protéger le fort existait et une solution de répli était prévue : rejoindre la Bastide d'Engras par le chemin de la garrigue. Les routiers, soldats sans soldes, pilliers, massacreurs sont aux abords d'Uzès. Une de leurs bandes campait à St Quentin, à quatre km de Vallabrix. On imagine l'état d'esprit des survivants, souvent cachés dans les bois, mangeant ce qu'ils trouvaient. A la fin du 14^è siècle, ce sont les violences urbaines et rurales qui enflamment le Languedoc, contre l'impôt, contre le duc de Berry, jacqueries parcellaires et inorganisées mais coûteuses en vies et amendes.

Au milieu du 15^e et surtout au 16^e siècle, l'économie et la démographie redémarrent grâce à l'artisanat, au commerce et aux foires. En 1549/1551 Uzès a deux foires par an et un marché tous les samedis. Le setier de blé se vend à Vallabrix 15 sous, à Aureilhac 20 sous. Le barral de vin est à 7 sous 9 deniers chez nous, et 7 sous et demi à Aureilhac. Terroirs ou acheteurs différents ? St Victor les Oules nourrit vingt pourceaux (porcs) et quatre cents moutons. St Quentin a environ mille moutons et quarante porcs à engraisser. A Vallabrix nous élevons à cette époque un peu moins de cinq cents « bêtes à laine » (moutons). En 1541, lors du remembrement des biens nobles de Mathieu de Bargeton le village n'enregistrait que 21 habitants, un siècle plus tard nous comptons 47 à 50 familles soit environ 250 personnes.(adg – 85 J 268 – C 1329)

Les grandes découvertes stimulent la société : imprimerie, comptabilité en double partie et lettre de change, des territoires nouveaux comme l'Amérique...Copernic et Galilée essaient de nous apprendre le ciel. On a dit que le 16^{ème} siècle était celui de la découverte de la terre et du ciel. Mais aussi découverte de l'homme. Une forte envie de vivre s'exprime, on voyage malgré les dangers. Les fenêtres s'ouvrent sur les façades des maisons qui pour les plus riches s'ornent de frises. Remplaçant les colimaçons, de vastes escaliers ouvragés s'installent dans les demeures. Une forte envie aussi de spiritualité, de beauté qui se retrouvent dans les arts, peinture, sculptures, poésies, presque un lyrisme de couleurs...Le monde féodal se fendille, s'effrite, s'écroule même dans certains domaines. Une vague d'immigration venue d'Italie s'installe en Provence et dans notre Languedoc, s'intégrant très rapidement. Louis XI avait exigé des nouveaux arrivants que des mariages avec des français soient conclus dans les dix ans après l'installation. Mais on voit que le brassage social a été très rapide, les noms se francisant dès la deuxième génération. (les Guido, Bonzi, Martini, Marcello, Mancello ..ect.). Nous parlions pratiquement la même langue, nous avions des relations commerciales importantes ensemble, nos rois guerroyaient et réclamaient le nord de l'Italie, tout cela nous rapprochait. L'influence italienne se ressentait très fortement dans l'art, l'architecture de notre pays et en particulier dans notre province. Et encore maintenant, combien d'entrées de propriétés « à la florentine » !.

La vieille noblesse terrienne, strictement féodale est en partie ruinée par cette guerre de Cent Ans, les terres ne rapportent plus, les salaires des ouvriers grimpent du fait de la raréfaction de la main d'œuvre.(LeRoy Ladurie « Histoire du Languedoc »). Une nouvelle noblesse issue de la classe des marchands, sang neuf et mode de vie conquérant s'installe. La famille des Bargeton en est un des exemples. Mathieu Bargeton, grand-père de notre seigneur, est bourgeois d'Uzès, marchand drapier et co-seigneur de Montaren (adh b457) (acUzès-compoix 1515). Cette famille va nous accompagner de 1536, pratiquement jusqu'en 1814, racontant par leur vie l'Histoire de notre région. Mais d'autres aventures attendent nos Vallabrixois.

Adg -Dictionnaire Topographique de la France – Gard – Germer/Durant – Académie du Gard – 1887

Dictionnaire Topographique Statistiques et Historique du Diocèse de Nîmes 1881

Adg = archives départementales du Gard - AcUzès = archives communales d'uzès

Lionel d'Albouisse - Les Fiefs Nobles et autres sources

IV - Professions exercées à Vallabrix au 18^{ème} siècle :

Les rôles d'imposition personnelle (capitations) en vigueur par intermittence dès la fin du 17^{ème} et tout au long du 18^{ème} siècle nous donnent un aperçu des métiers pratiqués dans notre village. (adg - C1502 et C 1396). Les deux années prises pour références sont 1703 et 1741. La première date couvre une période historiquement très difficile, après la révocation de l'Edit de

Nantes de 1685 et en pleine guerre des Camisards. C'est aussi une période de très forte récession économique, de guerres européennes de Louis XIV, une période de sous-productions agricoles dues à des conditions climatiques exécrables. La deuxième date est significative : Louis XV le Bien Aimé est roi, les guerres qu'il entreprend ne se déroulent pas sur le territoire français, l'agriculture se porte mieux. Mais l'Etat dépense sans compter et la banqueroute de Necker de 1760 n'est pas loin..

Nous allons étudier ici le métier principal, avoué, celui où l'on est reconnu. Il nous faut rappeler que la plupart des gens exerçait plusieurs métiers. On ne mettait pas tous ses œufs dans le même panier !! Chaque famille était « capitée » pour ses possessions et ses domestiques, sur son lieu de résidence officielle. Sur ces deux documents nous trouvons des seigneurs et co-seigneurs exemptés car n'habitant pas le village. Ils louent leurs domaines à des « rentiers » (locataires) qui eux seront capités.

<u>Métiers</u>	<u>1703</u>	<u>1741</u>
Laboureurs	21	15 + 4 rentiers (locataires de domaines)
Domestiques		17
Servantes	2	0
Valet (gouiac)	1	0 (homme à tout faire)
Travailleurs	17	32 (appauvrissement)
Journaliers	1	0
Bergers	11	0 (devenus travailleurs/domestiques ?)
Cardeurs	12	0 (démêle la laine)
Facturiers	0	1 (tisserand)
Cadissiers	3	0 (fabricant de pièce de laine)
Maçon	1	0
Tailleurs d'habit	1	1
Chapelier		1
Teilleur	1	1 (travaille les brins de chanvre –cordier ?)
Savetier	1	0
Tanneur	1	0
Menuisier	1	1
Précepteur	0	1 (l'instituteur)
Huilier	1	0
Aubergiste	1	1
Veuves imposées	0	5
Veuves pauvresses	5	
Veuves avec enfants	8	
Femme séparée	1	
Vieux	1	
Mendiants	1	
Pauvres Hommes	2	
Total	94	80 chefs de famille

Le village est avant tout un lieu de cultures agricoles : en 1703 sur 94 chefs de famille, 39 travaillent la terre (laboureurs, journalier, travailleurs...), 27 ont un métier directement rattaché à l'élevage (bergers, cardeurs, tanneur, cadissiers, teilleur.). On se déclare plutôt laboureurs que vigneron, ce qui est étrange car à cette époque il était plus valorisant d'être vignerons. Le compoix de 1727 indique pourtant que nous cultivions la vigne. Les Consuls votaient la date du ban des vendanges. En 1741 on ne parle toujours pas de vignerons. A creuser

Les artisans sont peu nombreux si l'on compare avec d'autres villages. (5 en 1703 = menuisier, savetier, aubergiste, maçon, tailleur). En 1724, dans un autre rôle d'imposition (adg C1455), un faiseur de bas, un peigneur de laine (cardeur) et un faiseur de chaise sont comptabilisés. Mais le total d'imposition pour le village à cette date est tombé à 198 livres 5 sols. En 1741 les artisans ne seront pas plus nombreux. Il nous faut relativiser, le deuxième métier était souvent du petit artisanat, travail d'hiver ou occasionnel (faiseur de peigne, de bas, maçon, barbier etc...).

En 1703 18 personnes sont en grandes difficultés : veuves surtout, dépendant de la générosité de la Communauté. En 1741 cette catégorie n'apparaît plus : est-ce qu'on a tout simplement oublié de les mentionner étant donné que les personnes de cette catégorie n'étaient pas imposées ou bien le village a-t-il connu un net mieux ?

Cette dernière hypothèse ne semble pas représenter toute la réalité : le nombre de travailleurs, de domestiques a augmenté. En 1741 sur 80 chefs de famille 49 sont dans cette catégorie. Les 11 bergers de 1703 ont certainement glissé dans la catégorie de travailleurs, passant du statut de professionnels à celui de domestiques polyvalents. Des veuves sont imposées en 1741 (1 à 2 livres). En 1741 l'huilier a disparu du rôle de l'impôt. Est-ce que le moulin à huile existant encore dans le compoix de 1727 n'est plus en fonction ? Le tanneur aussi n'est plus imposé sur le village. Il a pu simplement déménager, les calquières étant plutôt dans la vallée de l'Eure à Uzès. Régulièrement sur l'Uzège on va essayer de diminuer ou du moins de réglementer l'élevage des moutons qui lorsqu'ils sont trop nombreux détruisent les récoltes (nombre à ne pas dépasser selon son patrimoine, berger, garde culture, amende, glanage réservé aux pauvres etc...). Est-ce que le tanneur n'avait plus assez de matières premières ? Les 12 cardeurs, les 3 cadissiers aussi ont disparu, peut-être ne s'agit-il plus que d'un second métier ou d'un travail occasionnel.

Nous voyons aussi que le nombre de familles (feux) n'est pas en augmentation. La disette de 1709, les guerres qui réquisitionnent les hommes et les mules, la Régence de 1715 et la (les) banqueroute(s) du début du règne de Louis XV et de Law, en sont certainement les causes. L'imposition demandée a fortement augmenté : un peu plus de 300 livres en 1741. Mais les impôts d'une manière générale ont augmenté dans tout le royaume, et pour tous à Vallabrix, même les veuves. Par ailleurs dans notre village, cinq familles, plus aisées que les autres sont lourdement imposées (familles Gay, Boucarut, Souchon, Guiraud, Vidal) : entre 9 et 27 livres, (possession de terres et domestiques), prémices de la naissance d'une bourgeoisie paysanne que nous retrouverons fortement implantée à la veille de la Révolution. Autre signe des temps difficiles, un « coupeur de cheveux » ambulant officie autour d'Uzès : les femmes des villages vendent leurs cheveux pour les perruquiers.

La récession se ressent dans les mariages sur la commune : de 1701 à 1750 seulement 60 mariages seront célébrés à Vallabrix, avec 27 mariages dont les deux conjoints sont de Vallabrix, 33 avec un conjoint qui vient d'un autre village. De 1660 à 1700 nous avons célébré 106 mariages, dont 32 avec un conjoint extérieur au village, et de 1750 à 1800 118 mariages, dont 68 avec le conjoint étranger à la communauté.. Il semble qu'à partir de 1700 des jeunes gens de 20 ans manquent pour convoler sur le village : démographie en baisse ou départ de nos jeunes hommes ? A partir de 1740, de nouveaux noms apparaissent dans les actes de mariage, le phénomène s'accroissant entre 1760 et 1792. L'évolution des patronymes fera l'objet d'un autre Couradou.

Merci pour le magnifique travail de relevés d'actes de mariage vallabrixois fait par le Cercle Généalogique de l'Uzège, en particulier Jean-Luc Laurent et Martine Moréno – 2001 – adg 109 J 227